



Prévention et répression du terrorisme: analyse d'une lutte à partir de la théorie de l'affectivité chez Spinoza

Dr Berni NAMAN,
Université Alassane Ouattara,
yvantsor.berni@yahoo.fr

Résumé : Le recours excessif à l'horreur, à la brutalité, à la barbarie par les terroristes a fini par provoquer chez les victimes les sentiments de haine, de colère, de peur, de vengeance, de crainte. L'enjeu de cette pratique est d'enfermer l'humanité dans un cycle infernal d'affects négatifs qui détruirait tout le corps social. Dans un tel contexte, la lutte contre le terrorisme impose une réponse affective qui ne réside ni dans la répression, ni la suppression, encore moins la condamnation des affects négatifs, mais dans l'opposition des affects contraires. Tel est le sens de la dimension philosophique de la lutte contre le terrorisme. Celle-ci propose d'opposer le courage, l'amour à la haine, à la colère, à la vengeance, à la crainte. Le recours aux affects positifs permet d'éviter toute sorte de débordement qui ferait non seulement le lit du terrorisme, mais aussi plomberait la lutte contre les terroristes.

Mots-clés : Affects négatifs, affects positifs, barbarie, horreur, humanité, passions, raison, terrorisme.

Abstract: The excessive use of horror, brutality, and barbarism by terrorists eventually provoked feelings of hatred, anger, fear, revenge, fear. The challenge of this practice is to lock humanity into an infernal cycle of negative affects that would destroy the entire social body. In such a context, the fight against terrorism imposes an affective response that resides neither in the repression nor the suppression, much less the condemnation of the negative affects, but in the opposition of the opposite affects. This is the meaning of the philosophical dimension of the fight against terrorism. It proposes to oppose courage, love to hatred, anger, revenge, fear. The use of positive affects avoids any sort of overflow that would not only make the bed of terrorism, but also plague the fight against terrorists.

Keywords: Negative affects, positive affects, barbarism, horror, humanity, passions, reason, terrorism.

Introduction

Quand on cherche à lutter contre le terrorisme, on est nécessairement conduit à chercher à déterminer ce que veut dire le terrorisme et à identifier le terroriste. Cette démarche n'a pas échappé à tous ceux qui ont conduit une réflexion sur les méthodes et les moyens de lutte contre le terrorisme. Malheureusement, cet effort intellectuel se brise jusqu'à présent sur l'extrême variation des formes qu'emprunte le terrorisme et surtout sur la diversité de ses motivations. Il en résulte une absence de consensus sur la question, car les querelles sont sans fins et la construction d'une définition unanime du terrorisme semble improbable. Cependant, l'horreur qu'il suscite impose d'organiser sa prévention et sa répression.

Cette fin aussi louable soit-elle ne semble pas tenir toutes ses promesses au regard des résultats sur le terrain. Malgré une forte mobilisation de la communauté internationale contre les terroristes, ces derniers résistent, s'organisent, se réorganisent et se déploient de jour en



jour à l'intérieur des États, cette fois avec des doses de violences de plus en plus variées et renforcées. Les attentas de Charlie Hebdo, de Bataclan, de l'Hyper Casher de Paris, de l'aéroport de Bruxelles, de la plage de Grand Bassam, du centre commercial de Nairobi, de l'hôtel bardo de Tunis, du Blue Radisson de Ouagadougou, etc. sont autant d'actes qui démontrent de la détermination des terroristes et de leur avancée sur le terrain.

À la différence des méthodes et du nombre des victimes dans chacun des cas, ce qui est commun et remarquable, c'est l'horreur, la cruauté, la barbarie qui caractérisent l'ensemble des attaques terroristes. À ce stade, on se rend à l'évidence que le recours excessif à l'horreur semble être la voie privilégiée par les mouvements terroristes qui ambitionnent de réaliser un projet divin d'institution d'un Califat islamiste universel à la surface du globe terrestre. Mais, au-delà de l'horreur, il reste un enjeu à réaliser : enfermer l'humanité dans une spirale d'affects négatifs et destructeurs que sont la colère, la vengeance, la haine, la crainte. Au fond, en suscitant l'horreur et la barbarie, les terroristes cherchent à susciter des réactions affectives (passionnelles et émotionnelles) dont le seul but est de créer une forme d'esclavage intérieur qui amènera de force l'humanité à ressembler à ceux qu'elle veut combattre.

Dans une telle situation, la question qui se pose est de savoir comment trouver une réponse efficace face à l'horreur et à la barbarie des terroristes sans faire le lit ou tomber dans le jeu du terrorisme. La réponse à cette question se trouve chez Spinoza, en référence à sa théorie de l'affectivité développée dans le contexte de la lutte contre le fanatisme et les passions religieuses de son temps.

Dès lors, quel est l'intérêt d'une étude de la théorie de l'affectivité dans la lutte contre le terrorisme aujourd'hui ? Comment prévenir et réprimer le terrorisme sans tomber dans le jeu des affects dont l'enjeu principal est de transformer l'humanité en ce monstre qu'elle veut combattre ? Autrement dit, comment se prémunir contre l'horreur et la barbarie des terroristes sans sombrer dans la violence et le sang ? Pour répondre à ces interrogations, nous articulons notre réflexion autour de trois axes. Le premier axe tentera de saisir le sens du terrorisme et des actes terroristes à partir de la théorie de l'affectivité. Le second axe analysera les affects négatifs qui sont en présence dans l'institution de la barbarie et de l'horreur. Enfin, le troisième axe se proposera de donner une réponse susceptible d'apporter une solution face à l'effet destructeur des affects négatifs imposés par les terroristes.



I. Esquisse d'une définition du terrorisme et approche affective de la question

Jusqu'à présent, les réactions contre les actes terroristes ont été au plan militaire (engagement des troupes contre les terroristes avec l'usage de moyens militaires modernes et très sophistiqués), au plan économique (couper les sources de financement du terrorisme par les sanctions contre leurs supposés soutiens financiers), au plan diplomatique (gel des avoirs et interdiction de voyager des personnes soupçonnées de soutien au terrorisme), au plan spirituel (campagne de déradicalisation des fidèles musulmans et guides religieux endoctrinés). Il nous revient maintenant de proposer une option philosophique en réaction contre le terrorisme. Cette dernière option ne consiste pas à sonner le glas des méthodes de lutte employées jusque là ou du moins à initier une réflexion critique des méthodes employées pour lutter contre le terrorisme. Il s'agit de proposer une solution alternative de lutte qui inclura une approche philosophique de la question du terrorisme. C'est ce que propose la théorie des affects ou de l'affectivité de Spinoza.

Science de l'homme, cette théorie stipule qu'il est utile, si l'on veut étudier les aspects et le comportement de l'homme, de se remémorer les principes de l'analyse des affects. « Les affects désignent le mode d'être de l'homme » (Robert Misrahi, 1998, p.88), c'est-à-dire la modification locale du corps, et en même temps, idée (c'est-à-dire conscience) de cette modification. Une telle démarche exige une approche psycho-physiologique du terrorisme. Selon cette approche, le terroriste est avant tout un individu, un être naturel qui agit et réagit comme tous les autres êtres de la nature. Il obéit à des principes et lois qui seuls permettent d'expliquer ses comportements. Il n'est pas « un empire dans un empire » (Spinoza, 1965, p.411.), c'est-à-dire le terroriste n'est pas un genre à part. Il est comme tous les êtres de la nature (minéral, végétal, animal), un être entièrement explicable par les lois qui régissent l'ordre naturel. Ce qui constitue la spécificité du terroriste, ne tient, par conséquent, pas à une sorte de dotation mystérieuse ou miraculeuse qui l'apparenterait à un règne surnaturel, mais son attachement passionné à la violence excessive et aveugle qui lui permet de poser des actes criminels très horribles qui dépassent le plus souvent l'entendement humain.

Cette disposition trouve son sens dans la définition même de l'homme. En effet nous dit Spinoza (1965, p.196) « le désir est l'essence même de l'homme ». L'individu humain est par essence un être de désir et celui-ci est une essence en acte, c'est-à-dire une réalité dynamique qui se définit par ses actions. Dès lors, notre attitude concrète face à la réalité du terrorisme devra conduire à définir le terroriste par ses actes.



L'acte fondamental du désir est un mouvement d'affirmation, c'est-à-dire une affirmation de puissance, un effort d'accroître la puissance d'exister et la force de vivre. Il est une puissance d'agir et une actualité active. C'est en cela que la description la plus intérieure de l'homme le saisit comme *conatus*, c'est-à-dire un effort dynamique et progressif pour exister encore et toujours, sinon même toujours plus. C'est dire que le désir n'est ni un vice où un péché coupable, ni une souffrance de vivre ou de manquer. Mais, d'où vient le fait que les actes d'un individu désireux de vivre encore, toujours et heureux puissent être modifiés pour être qualifiés de terroristes?

La réponse se trouve dans la compréhension de la vie affective de l'homme. Autrement dit, on ne naît pas terroriste, mais on le devient. L'acte ou le sentiment terroriste naît donc à partir des actions des affects. Les actions des affects sont soit actives soit passives. Elles sont actives lorsqu'elles modifient l'action du corps dans le sens de le conserver ou d'accroître sa puissance de vivre. On l'appelle désir. Elles sont passives lorsqu'elles concourent à diminuer notre puissance d'être. Sous cet angle, l'affect passe pour être une passion. Spinoza (1965) précise que « le désir n'est pas une passion, celle-ci n'est que la forme passive du désir » (ibidem, p.47). Il reste à définir cette passivité.

La passivité se définit comme l'absence d'autonomie dans l'une des actions des hommes. Selon Spinoza (1965), « nous sommes passifs lorsque nos actions ne s'expliquent pas par notre seule essence et dont, par conséquent, nous sommes que la cause partielle ». (ibidem, p.215). La passivité est l'aliénation des actes qui ne dépendent pas de nous seul, mais d'une cause principale extérieure. En tant que partie de la nature ou *nature naturée*, l'homme n'existe qu'en relation avec les autres individus et subit ainsi des affections. Ce qui signifie qu'il existe une force extérieure à l'individu qui influence ses actions, domine sa personnalité, détermine son comportement et le dépouille au point de ne plus se reconnaître dans les actes qu'il pose. Cette force peut être représentée par le cadre social dans lequel vit l'individu et les autres individus avec lesquels il compose la société. Reste maintenant à expliquer les implications d'une telle démarche philosophique dans une société où naissent et foisonnent les mouvements extrémistes à l'origine du terrorisme.

Notre démarche vise à montrer que le terroriste ne se suffit pas à lui-même, mais existe selon un contexte déterminé par des facteurs sociaux, politiques et économiques. Le point de départ de l'avènement du terrorisme est le processus de radicalisation. Il se décrit mieux comme « un développement progressif de croyance extrême et d'idéologies qui remettent en question les valeurs et le régime politique au nom de l'islam politique ». Mais,



dans la plus part des cas, le trait commun à l'origine de l'avènement du terroriste, semble être une prédisposition des individus aux sentiments de frustration par rapports à leur vie, à la société qui les entoure ou au système politique qui les incube.

Le sentiment de frustration fait partie des affects négatifs. Il diminue notre joie de vivre et nous rend triste. Cette tristesse est une porte ouverte aux prédicateurs radicaux véreux, aux pêcheurs d'âme en détresse ou aux mouvements extrémistes qui l'exploitent ou l'utilisent pour mieux asseoir leur projet. Ils vont ainsi intercepter ces mécontentements et proposer à offrir, selon le besoin, « un sens » et une « mission » à la vie de ces personnes désorientées, une réaction à « l'injustice » vécue ou aperçue, un sentiment d'appartenance aux membres de la communauté désormais atomisées. Autrement dit, ces mouvements extrémistes se proposent d'offrir de l'espoir à ces personnes qui chercheront en eux un sens existentiel. « L'espoir lui-même étant une passion triste, un sentiment d'esclavage » (B. Naman, 2014, p.117), les mouvements extrémistes exploitent cet affect à leur propre compte pour pouvoir dominer les individus affectés.

Lorsqu'à cet aspect plutôt théorique (la radicalisation), s'ajoute une composante pratique, ce qu'on appelle extrémisme, le chemin vers l'acte criminel est ainsi tracé. C'est ainsi qu'on voit se multiplier, à travers les quatre coins du globe, les attentas de tous genres, les tueries massives, les crimes de toutes sortes. Le principal objectif de ces attaques terroristes est de rendre l'humanité triste. C'est dans cette optique que les terroristes emploient la barbarie et font planer l'horreur qui est source de colère, de haine, de vengeance et de criante qui traduisent l'expression des affects négatifs, des affects de tristesse.

2. De l'horreur, de la barbarie aux inclinations vers les affects négatifs et destructeurs : la fin des attaques terroristes

Plusieurs groupes extrémistes se partagent la part du marché du terrorisme dans le monde. Les plus influents et extrémistes de tous ces mouvements sont l'organisation de la Base du Djihad communément désignée sous l'appellation « la Base » (Al-Qaida) fondée en 1988, la première organisation terroriste mondialisée par Oussama Ben Laden, l'État Islamique ou Daech de Abou Bakr al-Baghdadi « un groupe *jihadiste* sunnite, héritier de la branche d'Al-Qaïda en Irak (AQI) créée à la suite du renversement de Saddam Hussein en 2003 et de l'occupation du pays par les troupes américaines » (Y. Mans, 2014, p.26), Boko Haram, un mouvement insurrectionnel et terroriste d'idéologie salafite djihadiste, originaire du nord-est du Nigeria, formé en 2002 à Maiduguri par le prédicateur Mohamed Yusuf et



dirigé actuellement par Abubakar Shekau, Al-Shabbaab, un groupe terroriste islamiste somalien d'idéologie *djihadiste* créé en 2006 lors de l'invasion éthiopienne et dirigé par Moktar Alyi Zubeyr et Aqmi ou Al-Qaida au Magreb islamique, fondé en 2007 et affilié à Al-Qaida. Ces grands mouvements ont des ramifications un peu partout dans le monde.

En dehors de la ressemblance dans leurs attaques et des mêmes résultats qu'obtiennent leurs armes respectives, ces différents groupes terroristes ne visent pas les mêmes objectifs. Pour certains, il est question d'« instaurer un Califat partout et conquérir le monde ». C'est le cas de Daech qui a une vision globale en termes de terrorisme et les moyens qui permettront de réaliser cet objectif. Il a pour « mission divine » d'imposer le Califat, comme État unitaire sur Terre et de lui soumettre de gré ou de force les populations mondiales » (D. Gaüzer, 2013, p.92). Daech est auteur de pratiques extrêmes pour arriver à ses fins et organise sa communication autour de ça. Ce groupe voit plus loin et veut frapper très fort pour que l'opinion internationale prenne en compte ses capacités. Les conquêtes des grandes villes d'Iraq de Ramala, Faloudja et Mossoul, de Raqa en Syrie, les assassinats des journalistes de Charlie Hebdo, les massacres de dizaines de personnes innocentes dans des bars (Hyper Casher), dans des salles de spectacles remplies (Bataklan), les attaques meurtrières des bus de transport de réfugiés en Syrie sont autant d'attaques qui portent la marque de Daech. Son influence est telle que « Boko Haram lui a prêté allégeance à un moment où il commençait à perdre du terrain face aux pays frontaliers » (...). Pour d'autres, à savoir Aqmi, il est question de manifester « une volonté de monter en puissance et de concurrencer Daech ». Pour cela, Aqmi multiplie les attaques dans quelques grandes villes africaines et attend les retombées médiatiques dans le monde. Les assassinats des plages de Sousse, de Grand Bassam, les massacres des hôtels de Bardo (Tunisie), Blue Radisson (Ouagadougou) sont des méthodes employées par Aqmi. Certains réseaux terroristes affiliés à ces différents groupes procèdent à leurs tours aux raps, aux prises d'otages aux kidnappings. Ils n'hésitent pas à diffuser les vidéos des exécutions de leurs victimes.

Ce qui caractérise ces différents groupes extrémistes, c'est le recours à l'horreur, à la terreur, à la barbarie. Mais, comment expliquer l'emploi d'une telle méthode calquée sur l'horreur, la violence excessive et aveugle à l'endroit des hommes qu'on prétend gouverner par la réalisation d'un projet divin d'institution d'un califat islamique universel à la surface du globe. En analysant à fond la nature des attaques ainsi que leur mode opératoire, on se rend à l'évidence que l'institution d'un État islamique fondé sur la charia reste le principal enjeu de la lutte des mouvements terroristes, mais il se cache un objectif à court terme que doit réaliser



le recours systématique à l'horreur. L'objectif visé par la planification des attaques autour de l'horreur est d'entraîner l'humanité sur un champ affectif ou passionnel qui ferait le lit des terroristes.

Deux affects découlent ainsi de l'horreur : la colère et la crainte. Autrement dit, en capitalisant les attaques autour de l'horreur, la barbarie, les terroristes cherchent à provoquer la colère du corps social. Selon Spinoza (1965, p.482), « la colère est le désir qui nous pousse à faire, par haine, du mal à celui que nous haïssons ». La colère est une affection passive puisqu'elle naît de la douleur qui nous a été occasionnée par autrui lorsqu'il a attenté à notre personne ou à la vie de nos proches, que cette douleur soit corporelle ou psychologique, comme elle l'est dans la situation de Spinoza qui veut crier personnellement sa colère aux orangistes et leurs sbires qui ont assassiné les frères de Witt dans la rue en écrivant ces mots : « *Ultima barbariarum* » (la dernière des barbaries) (A. Billecoq, 1997, p.56).

Tout comme Spinoza, le corps social se trouve affecté face aux massacres des journalistes, aux assassinats des dizaines de personnes innocentes dans les salles de spectacles, dans les hôtels, sur des plages, dans des écoles, etc. La colère ne vient pas de ce que le terroriste perpètre la mort, celle-ci est un phénomène naturel qui se caractérise par la dislocation irréversible de l'unité, mais, parce que les terroristes refusent de reconnaître la signification qu'autrui, la victime confère à sa vie, à elle-même. Les terroristes incarnent la violence la plus extrême. En tuant, les terroristes font comme si leurs victimes n'avaient jamais vécu. Ils cherchent non seulement, à effacer des existences, mais encore à supprimer des essences, désir tout à fait vain par ailleurs, mais qui indique cependant la tentative d'affecter les milliers de victimes, de clairement et matériellement leur montrer leur impuissance et la précarité de leur intégrité. Alors, la colère qui s'ensuit ne peut se nourrir que de sentiments de haine et de vengeance. Selon Spinoza (1965, p.449) « la vengeance est le désir qui nous pousse, par une haine réciproque, à faire du mal à celui qui, par un même sentiment, nous fait du mal ». La colère et la vengeance sont deux affects qui sont unis indissolublement chez Spinoza. L'effort pour faire du mal à celui que nous haïssons se nomme colère, et l'effort pour rendre le mal qui nous a été fait s'appelle vengeance. Or, la vengeance se nourrit de sentiment de haine. C'est dire qu'en suscitant la colère, les terroristes cherchent à pousser l'humanité à la vengeance. C'est à ce niveau qu'il faut tirer tous les enseignements de la manifestation de la colère lorsque notre humanité se trouve face aux atrocités des mouvements terroristes.



Les terroristes mettent l'humanité en face de l'horreur, de la terreur, de la cruauté par les massacres et les assassinats de personnes innocentes. Devant l'horreur, elle ne peut s'empêcher de se soustraire de la colère tout comme Spinoza, considéré comme le plus grand sage de son temps, n'a pu contenir sa colère face aux ultra-orangistes calvinistes qui ont massacré les frères de Witt dans la rue. Or, lorsqu'une communauté ou un groupe d'individu est sous l'emprise de la colère, il est porté vers la vengeance et affecté de haine. Il devient très émotif, émotionnel, passionnel et se laisse emporter par sa colère, la vengeance et la haine. Ses réactions deviennent très violentes à l'endroit de la personne visée et le plus souvent débordent. C'est la remarque qu'il convient de faire dans certains comportements à l'égard du terrorisme. Chaque fois qu'une attaque terroriste se produit, les réactions sont presque analogues. Sous le choc, emportées par la colère, animées de haine et portées vers la vengeance, il est souvent difficile, pour les populations civiles victimes, les forces engagées dans la lutte contre le terrorisme, de faire la distinction entre les groupes terroristes et certaines confessions religieuses (confusion entre l'islam et terrorisme) ou entre musulman et *djihadiste* sous le prétexte que le terroriste se revendique de l'islam), entre les mouvements terroristes et certaines communautés d'où sont originaires les individus soupçonnés ou identifiés comme des terroristes, bref.

Dans cette atmosphère, des personnes, des communautés religieuses ou ethniques, des États mêmes, en raison des accointances avec les groupes terroristes sont stigmatisés, ciblés, fichés et rejetés. Le gouvernement américain est plus pointilleux sur cette question. Au nom du projet de loi adopté par le Congrès américain dénommé « justice contre les sponsors d'actes terroristes » (H. Kharroubi, 2016, p.15-16). Ce pays a interdit l'accès de son territoire aux ressortissants d'un certain nombre de pays arabes. Une telle décision fait le lit du terrorisme dans la mesure où la stigmatisation ou le rejet de l'autre ou celui des autres États constitue un frein à la cohésion sociale, au bien vivre ensemble, et porte un coup sérieux aux relations internationales. Ce qui fragilise la lutte contre le terrorisme et ouvre plus d'espace à la prolifération ou à l'expansion du champ des terroristes. Cette décision a d'ailleurs fait réagir le Royaume du Maroc au lendemain de son adoption en soutenant que « cibler et stigmatiser les États est de nature à fragiliser les efforts internationaux, y compris américains, en matière de lutte contre le terrorisme » (H. Kharroubi, 2016, p.15-16). La réaction du royaume chérifien qui est d'ailleurs celle des pays concernés par le ciblage et la stigmatisation de leurs ressortissants est une dénonciation de la démarche américaine qui consiste à briser le



fil tenu de la fraternité entre les hommes, entre les communautés et entre les États dans la lutte contre le terrorisme.

En plus de la colère, les terroristes jouent sur le champ de la crainte. La crainte est une affection triste. Elle se définit comme « une disposition qui permet à un homme d'éviter un mal qu'il juge de voir venir par un moindre mal » (Spinoza, 1965, p.445). Le mal à l'origine de la crainte de l'homme est celui imposé par les attaques terroristes. Pour instaurer la crainte, les terroristes tuent froidement des êtres humains, massacrent gratuitement des journalistes sans défense et innocents, égorgent des individus sous les viseurs des caméras, kidnappent des jeunes lycéennes et les vendent comme des esclaves sexuels, font exploser des bus bourrés de passagers à l'aide des bombes ou font tomber des tours jumelles, etc. Cette recrudescence de la terreur n'a d'autre fin que d'atteindre l'humanité qui est en chacun de nous, de faire peur au corps social, de le plonger dans la crainte. Or, la crainte fondamentale de l'homme est la crainte de la mort dans la mesure où le projet d'institution d'un Califat islamique impose à l'humanité un seul choix : se convertir de force au terrorisme ou mourir.

Que ce soit dans l'un ou dans l'autre des cas, la crainte y est. D'un côté, celui qui fait le choix de la conversion au terrorisme est dans la crainte de la mort. Dès lors, la conversion au terrorisme s'explique par la crainte qu'on a pour la vie, la sécurité de cette vie. Et cette crainte est une crainte de la masse qui décide « de se résigner à la tyrannie par peur du pire » (J-M Vaysse (2012, p.26). La crainte de la mort plonge le corps social dans la résignation, la soumission et les enferme dans une forme d'esclavage intérieur, un affect destructeur.

Il ne reste à ceux qui refusent de se convertir le choix de mourir. Or, la crainte de la mort est la plus triste des passions qui finit par nous empêcher de vivre heureux. À tout moment, des civils peuvent être confrontés à une attaque terroriste, que ce soit à domicile, au cinéma, dans un centre commercial, dans des bus ou au lieu de travail. Naturellement, la capacité du terrorisme à s'introduire dans les domiciles à entraîné une inquiétude et une angoisse considérable. Les gens sont réticents à fréquenter les endroits publics surpeuplés, ou à utiliser les transports en commun. Leur vie quotidienne devient intenable. C'est exactement ce que le terrorisme veut constater : voir les communautés entières vivant dans la peur, la crainte et l'anxiété.

Il se peut alors que le remède à la mort soit pire que le mal imposé par les attaques terroristes. Autrement dit, celui qui refuse de mourir fait le choix de la vie. Cette vie n'a de sens que lorsqu'elle est sécurisée, protégée. Malheureusement, les mesures de sécurités prises dans le cadre de la protection des vies contre les attaques terroristes finissent par donner



raison aux terroristes. Le plus souvent, certains États, sur la base des renseignements, lancent des alertes et interdisent la fréquentation de certains lieux jugés dangereux à leur ressortissant. Des compagnies aériennes suspendent des vols suite aux alertes terroristes, les profils des individus fichés et soupçonnés sont publiés, l'instauration du couvre feu fixant des heures de sortie et d'entrée, la réquisition des forces armées avec leur présence massive et remarquable à chaque coin de la rue, bref. Toutes ces mesures ne font que renforcer la crainte des individus au point de s'enfermer dans une spirale des affects négatifs et destructeurs. Si la sécurité est ce qui assure une garantie à la vie des citoyens, cette vie reste empreinte de crainte, de peur qui concourent à diminuer notre existence, qui déstabilisent notre for intérieur.

En somme, que nous soyons en colère, porté vers la vengeance, animé de haine ou saisi par la crainte pour que nos actions ou réactions face au terrorisme débordent, nous conduisent à faiblir et à renoncer à nos propres valeurs ou à nous enfermer dans une sphère de passions négatives ou d'affects destructeurs, nous sommes entraîné de réaliser les objectifs que recherchent les terroristes par le recours à la terreur, l'horreur, la barbarie et la violence excessive et aveugle. Dans une telle situation, le pire ennemi n'est plus celui qui appui sur la gâchette ou fait exploser des bombes pour massacrer, tuer impunément, assassiner les innocents citoyens, notre ennemi est celui qui nous convainc de nous résigner, nous renier et nous pousser à trahir nos propres valeurs, nos principes, nos idéaux. C'est celui qui nous oblige à ressembler à celui ou ceux que nous voulions combattre. C'est notre ennemi intérieur, l'autre de nous même. Notre ennemi, ce sont nos affections. C'est donc cet ennemi qu'il faut combattre.

3. Le choc des affects contraires ou la voie de la raison : exigences d'une lutte pour le maintien de l'équilibre social

Notre analyse a démontré que le pire ennemi de l'humanité n'est pas le terroriste ou le terrorisme, notre pire ennemi, c'est nous-mêmes, ce sont les affects qui sont en nous. L'existence des affects en l'homme est la cause de sa servitude, de la discorde sociale. Dès lors, notre réaction contre le terrorisme ne doit pas consister uniquement à la déclaration de guerre avec toutes ses implications militaro-économiques, mais elle doit commencer d'abord par ruiner toutes les bases affectives qui plombent le combat contre le terrorisme. Pour cela, le recours à la raison semble être la voie la mieux indiquée.

Le rôle de la raison ne consiste pas à condamner ni supprimer encore moins blâmer ou punir les affects négatifs qui nous détruisent, mais de chercher à transformer les affects



négatifs destructeurs en affects actifs positifs en leur opposant des affects plus forts et puissants. Cette démarche veut dire simplement que pour lutter contre un affect, il faut lui opposer un affect qui est plus fort et plus puissant étant donné qu'on ne peut résister aux affects que par des affects plus forts. Cette remarque est partagée par Charles Réus (2013, p.6) : « un affect ne peut être détruit que par un autre affect plus fort que lui ». L'affect le plus fort est celui développé par la raison. Cet affect est appelé affect positif. Ainsi, la raison doit opposer aux affects négatifs des affects positifs qui poussent l'homme à agir, à faire usage de la raison. Ces derniers permettent d'établir entre les hommes la concorde et contribuent à tisser des liens d'amitié, de fraternité, de solidarité rompus par les affects négatifs. Ces affects positifs sont représentés par le courage et l'amour.

C'est dire que notre colère face aux massacres, aux assassinats des innocents citoyens, aux attentats à la bombe, aux rap et viols des jeunes lycéennes est fondamentale, car en tuant toutes ces personnes, en les violant, les terroristes contestent impérieusement leur essence, nient la dignité humaine. Une formule courante rejoint notre analyse philosophique d'ailleurs : ne dit-on pas à la mort d'un ami que c'est une partie de soi-même qui s'est envolée ? Pénétré du massacre, du viol des innocentes personnes sans défense, l'on ne pouvait, par conséquent, qu'être affecté et réagir sous l'effet de la colère. Notre réaction demeure certes la marque de notre indignation, une sorte d'impuissance, mais, en même temps, elle signifie la volonté raisonnable de faire savoir que les massacres et autres crimes perpétrés par les terroristes sont d'autant plus graves qu'ils lèsent la communauté. Cette réaction ne doit pas s'exprimer dans un climat de vengeance, c'est-à-dire la violence physique, l'usage de la loi du talion. Spinoza (1965, p.533-534), par un exemple qui n'est pas sans rapport avec la question qui nous retient, explique cela en examinant le cas d'un délinquant puni par la société :

Il faut remarquer que, quand le pouvoir souverain, dans le souci légitime de maintenir la paix, punit le citoyen qui a commis une injustice envers un autre, je ne dis pas que le pouvoir est indigne contre le citoyen car il n'est pas poussé par la haine à perdre le citoyen, mais c'est au nom de la moralité qu'il le punit.

C'est pareillement, au nom de la moralité que Spinoza, dans un souci de maintenir la paix, clame son indignation, sa colère. La paix a été rompue par les assassins des frères de Witt. Face à cet acte barbare, Spinoza ne crie pas vengeance, il demande le retour à la raison. Et certes, il lui faut du courage, car un bout de papier ne représente qu'une force dérisoire à opposer aux poignards. Sa colère est une colère du cœur au sens où Platon l'entendait, quand celui-ci prend le parti de la raison. Est appelé courageux, l'individu : « lorsque l'ardeur



impétueuse qui est en lui sauvegarde, au travers des peines comme des plaisirs, les prescriptions qui viennent de la raison sur ce qui est à craindre ou ne l'est pas » (Platon, 1966, 442c, p.1012-1013). Le courage consiste à se rappeler et à rappeler et maintenir l'essentiel défini par la raison quand les circonstances voudraient que ce soient les passions qui l'emportent. En clair, face à la colère, à l'indignation, la raison recommande ou oppose le courage.

Dans le vocabulaire spinoziste, il existe un concept pour qualifier le courage rationnel, la constance d'âme tendue vers la réalisation du but prescrit par la raison. Il s'agit de la *fortitudo* :

Toutes les actions qui suivent les sentiments qui se rapportent à l'esprit en tant qu'il comprend, je les rapporte à la Force d'âme, que je divise en Fermeté et Générosité. Car par Fermeté, j'entends le désir par lequel chacun s'efforce de conserver son être d'après le seul commandement de la Raison. Et par générosité, j'entends le désir par lequel chacun s'efforce d'après le seul commandement de la Raison, d'aider les autres hommes et se lier avec eux d'amitié. (Spinoza, 1965, p.467).

L'homme de la *fortitudo*, entendue comme la fermeté, agit en tant qu'il connaît, qu'il considère que ce qui survient, suit de la nécessité naturelle. Il n'est plus ballotté au gré de la vie, mais conduit consciemment sa vie. Il sait écouter la voie de la raison. Vue sous l'angle de la générosité, la *fortitudo* commande à l'homme libre de faire effort pour recomposer le lien social, rétablir des rapports de confiance mutuelles selon son propre mode d'action. La générosité ne se réduit pas à un rapport à soi, mais elle engage un mode d'être particulier avec autrui. En cela, la générosité a une dimension sociale.

Au plan social, la générosité conduit à ne pas mépriser ceux avec lesquels on vit et qui ne sont pas généreux. Le fait, c'est que le généreux considère les autres hommes comme potentiellement généreux qu'il ne méprise jamais personne. Denis Kambouchner (1995, p.185) invoque la dimension sociale de la générosité. Le fait que les généreux « se persuadent facilement que chacun des autres hommes peut aussi avoir de soi cette connaissance et ce sentiment de soi » marque bien le postulat qui est au fondement de la société généreuse. Le généreux fait le pari d'un possible devenir-généreux de tous les hommes. Ce dernier préfère d'ailleurs attribuer les fautes commises à un manque de connaissances qu'à un manque de volonté. Cette idée est partagée par F. Gülen (2001, p.14) qui invite à concevoir les attaques terroristes comme la démonstration d' « un manque de connaissance » dans la mesure où « les versets du coran révélés à Mohammed spécifiant les conditions requises pour le djihad sont mal interprétés par d'aucuns pour pouvoir dire que c'est le but principal de l'islam ».



Autrement dit, les terroristes doivent être considérés comme des gens qui n'ont pas réussi à saisir le vrai sens de l'islam. Incapables de trouver l'équilibre entre les différents points importants du Coran, ils ont plutôt dénaturé cette religion qui au fond fait du musulman authentique un être rempli d'amour et d'affection pour ses proches. Dès lors, notre attitude envers le terroriste doit consister à le ramener à la source du coran, à sa connaissance.

En plus de l'absence de mépris envers les autres hommes, le généreux manifeste également du mépris pour son propre intérêt, lequel se manifeste positivement dans une politesse raffinée, dans une écoute bienveillante, ainsi que dans une attitude serviable à l'égard des autres hommes membres de sa communauté. La constance de ce caractère s'expliquant par la fermeté et la constance de leur résolution, elle fait de la générosité un facteur pacifiant des relations interindividuelles. En effet, « les hommes généreux n'éprouvent ni la jalousie, ni l'envie, ni la haine, ni la peur, ni la colère » (C. Nicco-Kerinvel, 2008, p.247-267). De cette façon, ils désamorcent toute entreprise, délibérée ou non, d'agression terroriste puisque « jamais ils ne donnent tant d'avantage à leurs ennemis, que de reconnaître qu'ils en sont offensés » (D. Kambouchner, 1995, p.448). Si Spinoza emploie le terme d'« ennemis », il faut bien voir que le généreux n'a des ennemis qu'en un sens particulier : il en a pour ainsi dire *malgré lui*. Ainsi, le généreux, non seulement n'est pas indifférent à ceux qui ne partagent pas sa passion, mais il travaille à établir entre lui et les autres hommes une relation que l'on pourrait qualifier d'amicale puisqu'elle se manifeste dans l'écoute bienveillante et l'attitude serviable. En somme, la générosité est un affect socialisant dans la mesure où non seulement, sa culture permet de désamorcer les risques de conflits, mais elle cherche aussi à instaurer des liens avec ce qui n'est pas elle, c'est-à-dire des personnes stigmatisées, ciblées, rejetées pour les faits de terrorisme. Cette remarque est présente chez Spinoza quand il affirme que les hommes libres s'efforcent de se faire mutuellement du bien et qu'« un très grand lien d'amitié les unit » (Spinoza, 1965, p.451).

Le courage, la fermeté et la générosité sont indispensables dans la lutte contre le terrorisme, car ils constituent des armes contre la colère, la haine et la crainte. Mais, ils ne suffisent pas. Pour sortir définitivement des affects négatifs et destructeurs dans lesquels l'humanité a été enfermée, les citoyens doivent cultiver l'amour. Spinoza (1965, p.154) définit l'amour comme « une joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure ». Cet amour naît de la représentation ou de la connaissance que l'homme a



un d'un objet. Plus l'objet de notre représentation devient grand et imposant, plus notre amour s'agrandit et s'impose. Dès lors, pour un plus grand amour, nous devons nous abstenir d'aimer les objets sujets à tant d'accidents, et même à la destruction, donc des objets périssables. L'amour pour de tels objets constitue une source de tristesse, de haine, de malheur. L'amour vrai naît toujours de l'opinion que nous avons de la bonté et de l'excellence de l'objet. Or, chez Spinoza, seul Dieu incarne ces qualités, la bonté et la perfection. Il suit de toute évidence que lorsque les hommes cherchent à connaître Dieu, qui a en lui seul toute la perfection, ils doivent l'aimer nécessairement, car « personne ne peut voir Dieu en haine » (Spinoza, 1965, p.178). L'homme qui connaît Dieu, c'est-à-dire « le Dieu-Nature et non le Dieu anthropomorphique des chrétiens » (B. Naman, 2014, p.28) ne peut éprouver à son égard qu'un affect de joie actif, c'est-à-dire l'amour. Il ne peut non plus éprouver de la haine dans la mesure où l'amour de Dieu ne peut tourner à la haine, il ne peut se transformer en son contraire puis qu'il n'a pas de contraire. L'amour de Dieu ou l'amour envers Dieu reste la fin ultime de la théorie affective de Spinoza. Celui qui cultive cet amour atteint la béatitude ou le salut, il est dans la plénitude.

Cet amour est indispensable dans la lutte contre le terrorisme en ce sens que sa pratique a une implication sociale. Il n'est pas seulement pour soi-même, il est par nature partageable, et mieux, il invite même au partage et se renforce à mesure qu'il est de plus en plus cultivé en commun. Autrement dit, l'amour de Dieu fait fonctionner l'imitation affective pleinement et positivement, de manière désaliénée, dans le sens d'une socialité heureuse et tendanciellement universelle, dont le moteur est la diffusion et le partage de la connaissance avec le plus grand nombre. Cet amour est donc au plus haut point favorable au développement des désirs sociaux qui sont définis à travers les termes de « humanité », « honnêteté », « moralité » et « religion ». Spinoza (1965, p. 254) appelle : « moralité, le désir de faire du bien qui tire son origine de ce que nous vivons sous la conduite de la raison. Quant au désir qui tient un homme vivant sous la conduite de la raison, de s'attacher les autres par le lien de l'amitié, je l'appelle Honnêteté ». La moralité invite à agir conformément aux principes, à l'idéal de la conduite, au bien. Associée à l'Honnêteté, elles constituent des vertus fondamentales pour l'établissement d'une société harmonieuse et stable. Dès lors, contre les terroristes qui cherchent à instituer un Califat islamique par la force en inspirant la criante et l'horreur, nous devons réagir avec moralité et honnêteté. Ces désirs sociaux ont



l'avantage de nous éviter de sombrer dans la haine et la crainte dont le seul but est de semer le trouble et de nous faire éviter la confusion dans les esprits à travers l'assimilation entre l'islam et terrorisme, entre musulman et *djihadiste*.

À ces désirs sociaux, s'ajoute la religion dont Spinoza (1965, p.475) dit qu'« elle est pieuse et salutaire en raison de l'obéissance ». Il ne s'agit pas de n'importe quelle religion. Il s'agit d'une religion dont la vérité est d'être une vraie religion, c'est-à-dire celle qui éduque à l'obéissance et où la foi des fidèles ne requiert pas tant la vérité que la piété. La piété est le désir qui pousse chaque fidèle à faire du bien sous la conduite de la raison. C'est en cela que la religion, la religion vraie devient utile dans la lutte contre le terrorisme. Elle nous aide et nous apprend à vivre, surtout nous qui sommes des être affectés et passionnés et non exclusivement raisonnables. Elle nous fait accéder à la moralité. En cela, nous dit Alain Billecoq : « la religion est utile car elle conduit à la vie pacifiée ». Le critère de la religion vrai, c'est son utilité morale, c'est-à-dire la pratique de la piété, la charité, l'amour pour son prochain, le sens de l'humain. Toutes ces valeurs permettent également de ne pas sombrer dans une forme de répression étatique et policière brutale qui s'autoriseraient les exigences de la sécurité nationale.

En somme, celui qui vit sous la conduite de la Raison s'efforce, autant qu'il le peut, de compenser par le courage, c'est-à-dire la générosité, la fermeté et l'Amour, les affects de haine, de colère, de mépris, de vengeance suscités par le caractère horrible et terrifiant des attaques terroristes.

Conclusion

Lutter contre le terrorisme sans sombrer dans une forme de vengeance, de répression policière brutale, de violences excessives qui feraient le lit du terrorisme, est le but poursuivi par notre étude. Pour ce faire, nous nous sommes appuyés sur une analyse affective des origines des actions terroristes. Il en résulte que les terroristes sont des êtres affectés négativement, par conséquent, ils cherchent à affecter à leur tour tout le corps social afin de réaliser leur objectif. C'est là réside tout le sens de l'horreur, de la cruauté, de la barbarie, de la terreur qui caractérisent leurs actions. En faisant recours à de tels procédés, les terroristes cherchent à instituer une société passionnelle ou affective, où poussé par la colère, la crainte, le corps social s'enferme dans un cycle infernal d'affects négatifs, c'est-à-dire la haine, la vengeance, la peur. La société que produisent ces affects est celle du mépris, du rejet et de la stigmatisation de l'autre, de sa communauté, de sa religion et de son État en raison de son



appartenance présumée à un mouvement terroriste. Dans une société pareille, la réaction contre les attaques terroristes finit par sombrer dans une spirale de violence excessive souvent même brutale, de répression aveugle, de vengeance. Or, à force de réprimer les terroristes dans le sang, on finit par réaliser leur prophétie, on réalise ainsi la forme de société qu'ils souhaitent voir émerger. En clair, on fait le lit du terrorisme.

Face au recours excessif aux affects négatifs et destructeurs par les terroristes pour déstabiliser le corps social, Spinoza préconise une réponse affective. Elle consiste à recourir à la raison dont le rôle ne consiste pas à supprimer ni condamner les affects négatifs et destructeurs, mais de les transformer en affects actifs et positifs. Pour ce faire, la raison devra produire des affects contraires et plus forts qu'elle opposera aux affects négatifs. Ainsi, contre la crainte, la colère, la haine et la vengeance, la raison oppose le courage (fermeté et générosité) et l'amour (humanité, moralité, honnêteté, religion). Cette démarche a, non seulement le mérite de faire l'économie des pertes humaines, de la violence et des moyens militaires dont le coup économique est très excessif, mais aussi de consolider les acquis d'une société stable, harmonieuse et cohérente fondée sur le vivre ensemble.

Bibliographie

BILLECOQ Alain (2008), *Spinoza*, Paris, Ellipses.

GAÜZERE David (2013), « Le triptyque des organisations terroristes islamistes : Asie centrale, Caucase, Afrique sahélienne, Corne de l'Afrique », *Revue de Défense Nationale*, n°756, Paris, p. 90-98.

KAMBOUCHNER Denis (1995), *L'Homme des passions*, Paris, Albin Michel

KARROUBI Habib (2016), « Un projet de loi qui affole Ryad et inquiète la Maison blanche », *Le Quotidien d'Oran*, n°6780, vol. 5, ISSN 1111-2166

VAYSSE Jean-Marie (2012), « Spinoza et le problème de la peur : *metus* et *timor* », *Philonsorbonne*, n°6, p. 137-149.

MENS Yann (2014), « Irak, les fondements de l'État islamique », *Alternatives Internationales*, n°64, vol. 9, p.19-19.

MISRAHI Robert (1998), *Spinoza et le Spinozisme*, Paris, Nathan

NAMAN Seni Berni (2014), « Passions et raison et dans la philosophie politique de Spinoza », *Liens*, Nouvelle série, n°18, p.112-128, ISSN 0850-4806.

NAMAN Seni Berni (2015) « Les implications du déterminisme par éternité chez Spinoza », *Revue Échanges*, vol. 1, n°003, p.14-32, ISSN 2310-3329.



NICCO-KERINVEL Cécile (2008), « La générosité et l'amour : des passions politiques ? », *Revue de métaphysique et de morale*, n°247, p.247-267.

PLATON (1966) « La République », *Œuvre complète*, traduction Robert Baccou, Paris, GF

RÉUS Charles (2013), « Les affects et la société. Baruch Spinoza, Éthique, Partie IV », Séminaire de philosophie morale et politique, sous la direction de Patric Lang, Nantes, Université de Nantes.

SPINOZA Baruch (2010), *Éthique*, trad. fr. Charles Appuhn, Paris, GF.

SPINOZA Baruch (2013), *Traité théologico-politique*, trad. fr. Charles Appuhn, Paris, GF.

SPINOZA Baruch (2013), *Traité politique*, trad. fr. Charles Appuhn, Paris, GF.